

Pascal GARANDEL
pgarandel@gmail.com

**L'Histoire de la Pensée Economique,
une discipline anti-moniste**
Présentation de l'ouvrage de Mark Blaug,
« Economic Theory in Retrospect »

Février 2007

La manière dont Mark Blaug présente le projet de son ouvrage dans la Préface qu'il rédige pour la première édition de *Economics in Retrospect* indique clairement la perspective en laquelle celui-ci s'inscrit.

Ce livre est une étude de la cohérence logique et de la valeur explicative de ce qui est considéré comme la théorie économique orthodoxe.¹

Il s'agit avant tout d'une étude *théorique*, portant sur la validité cognitive des théories présentées, qu'il s'agisse de leur validité formelle — logique, portant sur la cohérence interne des énoncés — ou de leur validité matérielle — leur capacité à rendre compte de façon rationnelle des phénomènes observables. En ce sens, s'il s'agit bien d'un ouvrage d'histoire de la pensée économique, la dimension proprement historique apparaît secondaire, dans la mesure où même l'ordre d'exposition des doctrines n'apparaît justifié que par la dimension chronologique de la recherche scientifique :

La théorie contemporaine reste marquée par les problèmes qu'elle a aujourd'hui résolus, par les erreurs passées, aujourd'hui corrigées, et ne peut être comprise que comme un héritage du passé. C'est pour cette raison que j'ai adopté une présentation historique. Néanmoins, la présentation reste centrée sur l'analyse théorique, négligeant volontairement les digressions historiques ou les aspects biographiques.²

Est-ce à dire que l'étude de la validité théorique des doctrines et des systèmes économiques se trouverait légitimée par le rôle de cette étude pour la compréhension des systèmes *actuels* ? En ce cas, l'histoire économique constituerait une forme de généalogie économique, au sens que Nietzsche prête à ce terme, nous permettant d'élucider certains aspects et enjeux des théories contemporaines, qu'une trop grande proximité rendrait imperceptible. Cette dimension est effectivement présente dans la démarche de Mark Blaug, selon lequel « il vaut mieux connaître ce dont on hérite que de se contenter

¹ : p. VII. Toutes les citations sont issues de Mark Blaug [1986], *La pensée économique, Origine et développement*, 4^e édition, Economica.

² : *ibid.*

d'imaginer que l'héritage est caché quelque part dans un endroit inconnu et dans une langue étrangère. »³

Mais la démarche de Mark Blaug ne s'apparente pas à une forme d'herméneutique historique visant à mettre en lumière nos propres présupposés, à reconstituer l'historicité des principes que nous serions tentés de considérer aujourd'hui, du fait de leur évidence, comme parfaitement intemporels. En d'autres termes, sa démarche n'est pas d'abord généalogique, elle est *rétrospective* :

On valorise souvent aux yeux des étudiants l'inspiration qui peut être tirée de l'étude de l'histoire économique. On leur parler moins souvent de l'inspiration que l'historien de la pensée économique tire de l'étude de la théorie économique contemporaine. En fait, on ne devrait pas plus étudier la théorie moderne des prix sans connaître Adam Smith que l'on ne devrait lire Adam Smith sans avoir étudié la théorie moderne des prix.⁴

Parler d'histoire rétrospective ne signifie pas, pour Mark Blaug, retrouver dans les théories passées les traces, les linéaments de doctrines ultérieures ; en ce sens, il ne s'agit pas de tomber dans ce que Bergson nomma *l'illusion* rétrospective, découlant principalement d'une déshistoricisation intempestive des concepts. Il ne s'agit pas en effet d'effectuer des rapprochements anachroniques, ou de supprimer l'ordre temporel en lequel s'inscrit toute recherche ; de l'aveu même de Mark Blaug, toute tentative visant à décontextualiser les concepts théoriques, qu'ils soient ou non méthodologiques, est une entreprise hasardeuse. En ce sens, si l'on peut remettre en cause le caractère proprement révolutionnaire de la « révolution » marginaliste, on ne peut le faire à travers une démarche qui viserait à démontrer le caractère « marginaliste » d'analyses antérieures au XIX^e siècle. A plus forte raison est-il impossible d'utiliser un dispositif épistémologique pour juger de la valeur d'un dispositif qui lui serait antérieur — ou qui n'appartiendrait pas au même contexte.

Tandis que la doctrine reçue s'est toujours intéressée à l'analyse des économies de marché, la structure de ces économies a considérablement changé dans le temps et chaque génération a eu recours à des concepts et à des méthodes d'analyses différents pour expliquer ces changements. Le résultat d'une méthode d'analyse — adaptée à un environnement économique particulier — ne peuvent être réutilisés pour juger les résultats d'une autre méthode relative à un autre contexte : on ne peut utiliser un modèle pour en juger un autre.⁵

Si donc l'histoire de la pensée économique peut être rétrospective, c'est dans la mesure où les développements théoriques ultérieurs peuvent faire apparaître des incohérences internes aux doctrines passées, une inaptitude à intégrer un ensemble de paramètres ou de facteurs qui rend leurs prévisions aléatoires, etc. Pour Mark Blaug, dans le domaine des sciences économiques comme dans le domaine des sciences expérimentales, ce sont les *difficultés théoriques* rencontrées par un penseur ou une Ecole qui constituent le moteur du progrès scientifique ; c'est donc avant tout de l'étude des procédures et des techniques utilisées par les penseurs pour résoudre ces difficultés qu'il faut partir pour comprendre le déploiement des systèmes et les ruptures épistémologiques. Et il est clair qu'un problème est d'autant mieux compris qu'on l'a mené jusqu'à son terme, qu'on en a mis en lumière les ramifications au sein du système — et qu'on a construit des stratégies de résolution.

Insister sur la prépondérance des difficultés théoriques n'implique pas de dénier l'importance des problèmes *pratiques* que l'auteur a pu rencontrer ; en ce sens, c'est lui faire un mauvais procès que de reprocher à Mark Blaug de substituer l'étude de la validité interne à celle des problématiques externes, qu'elles soient économiques ou politiques, conjoncturelles ou structurelles. Si l'approche prônée par Mark Blaug constitue un contre-projet, c'est avant tout par opposition à la démarche visant à *disqualifier* les problèmes de consistance théorique, à résoudre la compréhension d'un corpus scientifique dans la seule élucidation de ses tenants (et aboutissants) extra-théoriques.

³ : *op. cit.*, p. 846.

⁴ : *op. cit.*, p. VII.

⁵ : *op. cit.*, p. 7.

Confronté à la thèse ultra-marxiste selon laquelle la théorie économique d'une période n'est que le reflet des circonstances historiques et politiques, je me suis demandé si la thèse diamétralement opposée — rendre compte de la théorie économique par la théorie économique — ne serait pas moins fallacieuse. (...) Il est parfaitement évident qu'une grande partie de ce que nous appelons l'économie est constituée par les réponses théoriques qui ont été apportées aux grandes questions de politique (...). Mais il est également évident, et il faut y insister, que des pans entiers de la pensée économique se rapportent à des erreurs de logique et à des lacunes de l'analyse, et n'ont aucun lien avec les événements de l'époque.⁶

Nous ne trouvons donc pas face à un projet moniste, positiviste, excluant la pertinence de toute considération historique au sein de l'explication du sens des théories économiques. Que la prise en compte de données historiques soit nécessaire à une juste interprétation des textes de la tradition économique n'est pas en question pour Mark Blaug — c'est même une évidence ; ce qui l'est moins, c'est l'idée selon laquelle ces données constitueraient à *elles seules* le canon et l'organon de la compréhension historiologique :

D'une façon générale, il serait absurde de penser que seule l'histoire économique et sociale peut fournir une clé aux changements intellectuels d'une discipline comme l'économie. De nombreux relativistes mettent seulement en avant que les économistes écrivent « sub specie temporis » et qu'une connaissance du contexte historique « illumine » les théories du passé. C'est évidemment vrai, mais on se demande pourquoi il faut le rappeler avec tant d'insistance si ce n'est parce qu'il faut subtilement faire oublier que les idées ont une force qui leur est propre.⁷

Nous ne nous trouvons pas non plus en présence d'une démarche visant à exclure du champ d'investigation théorique des considérations portant sur des éléments étrangers au domaine proprement économique ; si peu d'ailleurs, que les raisons avancées par Mark Blaug pour justifier la mise à l'écart de la pensée économique antique est précisément qu'une étude un tant soit peu sérieuse des théories économiques des penseurs grecs supposerait « un traitement intégral de la philosophie grecque et en particulier de la théorie politique grecque »⁸. Même argument pour la pensée économique médiévale : « l'analyse scolastique de l'usure est passionnante, mais la connaissance de la Doctrine catholique médiévale qu'elle implique pour interpréter correctement le raisonnement scolastique nécessiterait plus de place que nous pouvons en consacrer dans un livre tel que celui-ci. »⁹ Il est donc tout à fait erroné de vouloir faire coïncider l'approche de Mark Blaug avec ce que lui-même définit comme l'approche « absolutiste » ; la restitution d'un raisonnement appliqué à des problèmes théoriques définis peut certes nous introduire à la manière dont la pensée économique se déploie, cherche, invente, renonce, tente une autre voie ; mais, de l'avis même de Mark Blaug :

Il est douteux que l'on puisse expliquer — comme les absolutistes y sont enclins — des mouvements aussi dramatiques dans les thèmes sur lesquels se focalise l'attention simplement en termes de forces intellectuelles. Dans l'analyse finale, même la théorie économique pure est conçue dans le but d'éclairer le fonctionnement effectif du système économique. Un changement de théories aussi essentiel que la « révolution marginale » ou la révolution keynésienne n'est-il pas sûrement lié à des changements dans la structure institutionnelle de la société et à l'apparition de nouveaux problèmes concrets ?¹⁰

Reste que, si les voies de la recherche économique s'apparentent à une démarche au sein de laquelle les erreurs et les échecs servent de support à de nouvelles avancées théoriques, le processus global semble pouvoir être représenté comme un procès cumulatif, au sein duquel la véracité d'ensemble du système serait continuellement accrue par la mise à l'élimination des contradictions internes, ou la

⁶ : *op. cit.*, p. IX

⁷ : *op. cit.*, p. 3

⁸ : *op. cit.*, p. X

⁹ : *Ibid.*

¹⁰ : *op. cit.*, p. 5.

mise à l'écart des hypothèses dorénavant falsifiées. Nous touchons ici à la dimension « poppérienne » de la pensée économique telle que la conçoit Mark Blaug, fondée sur la reconnaissance d'un *progrès* — scientifique — au sein de l'histoire économique, progrès conçu en termes de résolution objective des difficultés inhérentes à un état déterminé de la pensée économique. Ce progrès ne concerne pas la dimension idéologique du discours économique, la manière dont il se représente l'activité économique comme telle et que ses concepts traduisent autant que ses présupposés, mais les dispositifs épistémologiques, les outils et les instruments d'analyse qui constituent l'architecture logique d'une doctrine :

Il n'est pas d'affirmation relative au comportement économique qui soit absolument vraie, ni de conclusions théoriques qui soient valables en tous temps et tous lieux, mais qui soutiendrait sérieusement qu'en matière de techniques et de constructions analytiques il n'y a pas eu de progrès en économie ?¹¹

Pour Mark Blaug, la découverte d'une « relation fonctionnelle » entre demande et prix, la possibilité d'une « démonstration » de la façon dont une économie décentralisée produit un résultat optimum constituent bien des *avancées théoriques* par lesquelles Walras, Marshall, Pigou et Pareto apparaissent certes comme des successeurs d'Adam Smith, mais des successeurs ayant dépassé leur maître. On ne doit cependant pas en conclure que l'histoire de la pensée économique serait animée d'un mouvement uniforme, substituant continûment aux thèses erronées de nouvelles hypothèses plus adaptées, à l'aide de techniques toujours plus précises et élaborées. Poppérien, Blaug l'est d'une façon plus orthodoxe que ne laisserait penser une relecture trop rapide des thèses de l'épistémologue ; pour Popper en effet, si l'on peut certes parler d'un progrès scientifique s'élaborant à partir de la falsification des hypothèses par les résultats expérimentaux, ce progrès n'a rien d'un processus linéaire. L'histoire des sciences, telle que Popper la conçoit, est un processus traversé de dynamiques contradictoires, de systèmes concurrents, de rivalités qui, pour être partie prenante de l'objectivité scientifique, ne constituent pas moins une réfutation formelle de toute tentative visant à homogénéiser, à uniformiser la logique de la découverte scientifique. Ce qui caractérise le champ du savoir, c'est un perpétuel affrontement de modèles différenciés dont les plus consensuels verront leurs principes, aujourd'hui admis comme des dogmes, tomber en discrédit pour n'avoir pas su rendre compte d'une seule catégorie d'expériences. De même, pour Mark Blaug, lire l'histoire de la pensée économique comme le produit d'une démarche linéaire, niant la pluralité plus ou moins concurrentielle des modèles et les ruptures épistémologiques, relèverait d'une erreur du même type que celle qui voudrait confondre postériorité chronologique et supériorité théorique.

Reconnaître que la théorie économique a certainement progressé ne devrait pas cacher l'allure très irrégulière du progrès qui fait la spécificité de l'histoire de l'évolution de l'analyse économique. (...) L'Histoire économique est moins la chronique d'une accumulation continue de résultats théoriques que l'histoire de révolutions intellectuelles exagérées, dans lesquelles des vérités déjà connues sont négligées au profit de nouvelles révélations. Et il semble souvent que le mouvement par lequel l'économie progresse présente une alternance symétrique des théories, la nouvelle prenant le contrepied de l'ancienne.¹²

Encore une fois, il est donc vain de vouloir dissocier l'étude de la pensée d'un auteur de celle des courants, par exemple doctrinaux, dans lesquels il s'inscrit. Mais cette inscription ne préjuge pas de la validité de ses propres analyses, et l'on peut ici mobiliser la distinction effectuée par Wittgenstein entre *causes* et *raisons*. Bien des causes historiques peuvent expliquer la façon dont un auteur a pu être amené à s'intéresser à telle ou telle application particulière de la théorie économique, ou à tel problème en particulier ; mais la connaissance de ces causes ne peut en rien se substituer à celle des *raisons*, proprement théoriques, par lequel ce penseur justifiera la méthode qu'il promeut ou la solution qu'il propose. A ce titre, la manière dont Mark Blaug « relit » la méthodologie de Schumpeter nous semble constituer une bonne explicitation du rôle que lui-même attribue à la mise en lumière des

¹¹ : *op. cit.*, p. 4.

¹² : *op. cit.*, p. 4.

facteurs contextuels au sein de l'histoire économique, dans leur rapport avec les déterminants analytiques, techniques :

Quoique les préférences politiques et les jugements de valeur philosophiques des économistes se heurtent au développement de la science économique, [Schumpeter] déclara qu'ils ne l'affectent pas au fond : « l'analyse économique n'a, à aucun moment, été modelée par les opinions philosophiques que les économistes peuvent avoir ». ce fragment de « positivisme » dogmatique, avancé dans l'introduction à l'érudite *History of Economic Analysis* (1954) n'est, en fait, pas soutenu dans le corps du texte, dont la moitié est consacrée à l'histoire narrative, à la théorie politique et aux climats philosophiques d'opinion, probablement en raison de leur rapport avec la théorie économique. En y regardant bien, il semble que Schumpeter n'a pas voulu dire que l'analyse économique est logiquement indépendante de la philosophie, mais plutôt que les croyances philosophiques des économistes n'influent pas sur la validité des hypothèses économiques qu'ils avancent.¹³

Pour Mark Blaug, si l'insertion de la pensée économique au sein des contextes qui lui sont liés est un moment incontournable de l'explicitation théorique, ce n'est pas elle qui peut nous renseigner sur la manière dont les problèmes auxquels une génération d'économistes sera confrontée pourront être résolus par la suivante, ni sur la mesure dans laquelle on peut considérer ces résolutions comme véritablement satisfaisantes. De la même façon, si la biographie des auteurs peut nous renseigner sur des *causes*, accidentelles ou non, elle ne peut nous enseigner les raisons qui seules importent pour l'analyse théorique. Pour illustrer ce point à l'aide d'un exemple cher aux philosophes, si, comme lui-même nous y invite, on peut être enclin à rattacher les idées de Nietzsche à son état de santé, au lieu dans lequel il se trouve, aux penseurs avec lesquels il s'entretient, ce n'est pourtant pas dans les comptes-rendus de ses médecins que l'on pourra trouver le critère nous permettant d'évaluer la consistance théorique de l'Eternel retour. Dans le même ordre d'idées, si la jeunesse de Freud est, d'un point de vue psychanalytique, probablement liée à son avenir de penseur hétérodoxe, on voit mal en quoi le fait que son premier compagnon de jeux ait été le fils de son demi-frère pourrait nous renseigner sur la consistance théorique du principe de plaisir. De même, pour Mark Blaug :

Il est certainement concevable que la connaissance des méandres psychologiques des grands économistes peut éclairer leurs théories, mais remonter aux théories à partir des associations psychologiques de mots, c'est ignorer le caractère systématique, logique et le contenu empirique de l'analyse économique.¹⁴

Enfin, on peut appliquer la même analyse au rapport qui relie théorie économique et idéologie. Vouloir dissocier radicalement recherche économique et engagement politique relève pour Mark Blaug de la mystification : l'engagement idéologique de l'auteur, qu'il soit conscient ou non, se traduit au sein du système doctrinal aussi bien au niveau des principes, qu'à celui de leur mise à l'épreuve expérimentale.

On peut considérer comme évident que, même dans sa forme la plus pure, la théorie économique comporte des implications de politique, et, qu'en ce sens, elle fait de la propagande politique d'une manière ou d'une autre. Cet élément de propagande est inhérent au sujet, et même lorsqu'un penseur s'en tient consciencieusement à un détachement olympien, ses penchants philosophiques et politiques interviennent aux origines de l'analyse, dans la formation de ce que Schumpeter nommerait sa « vision » : la sélection, préalable à l'analyse, de certains traits de la réalité, qui ainsi seront seuls examinés.¹⁵

Ici encore, nous sommes donc loin de « l'absolutisme » théorique, prônant l'abstraction de toutes les données extrathéoriques pour la compréhension d'un corpus doctrinal. Mais ces données ne nous

¹³ : *op. cit.*, p. 5.

¹⁴ : *op. cit.*, p. 6.

¹⁵ : *op. cit.*, p. 6.

renseignent pas sur la *véracité* des propositions envisagées : la mise en lumière de la « propagande » sous-jacente ne peut suffire ni à valider, ni à disqualifier une théorie. Si cette mise en lumière est nécessaire, c'est qu'elle nous indique précisément ce qui, dans le système, n'appartient pas à la théorie pure ; ce qui, en lui, est de l'ordre du présupposé politique, religieux ou autre : bref, ce qui doit être écarté pour étudier la validité proprement *théorique* de la doctrine.

Le problème n'est pas de nier l'existence de la propagande mais de séparer les idées scientifiques de leur gangue et de soumettre ces idées à des tests scientifiques de validité. La tâche de l'historien de la pensée économique consiste à montrer comment certains a priori conduisent à certaines analyses et à se demander si ces analyses demeurent valable sans leur fondement idéologique.¹⁶

Comme le remarque Blaug, Ricardo n'aurait sans doute pas développé sa théorie du commerce international s'il n'avait pas « nourri une forte aversion » contre la classe des propriétaires fonciers ; cela n'empêche pas de considérer cette théorie comme logiquement valide alors même que l'on récuse comme nul et non avenu tout jugement de valeur portant sur quelque classe que ce soit. En revanche, si l'élucidation des présupposés idéologiques ne peut nous conduire à évaluer la validité des raisonnements ricardiens, elle peut permettre d'expliquer les causes, théoriquement exogènes, de certains échecs théoriques.

On voit donc qu'il faut tempérer les reproches parfois adressés à la démarche de Mark Blaug, qui tendent à l'identifier à la seule approche « absolutiste ». Une lecture attentive des différentes Préfaces que l'auteur a rédigées pour chacune des éditions de son ouvrage nous indique en effet clairement que, là où les critiques parlent de substitution, il convient d'envisager une complémentarité que ne dément pas le contenu de l'ouvrage lui-même. C'est d'ailleurs sur cette complémentarité de l'absolutisme et du relativisme que se conclut l'Introduction :

Seules les questions que l'on veut poser déterminent l'adoption de l'interprétation relativiste ou absolutiste du sujet. Si un commentateur souhaite expliquer pourquoi certaines personnes soutiennent certaines idées à certaines époques, il doit regarder à l'extérieur de la sphère du débat intellectuel pour trouver une réponse complète. Mais s'il veut savoir pourquoi certains économistes du passé soutenaient une théorie de la valeur travail alors que d'autres croyaient que la valeur est déterminée par l'utilité, et ce, non seulement à la même époque et dans le même pays, mais aussi à différentes dates et dans différents pays, il est obligé de se concentrer sur la logique interne de la théorie, et, bon gré mal gré, il devient absolutiste.¹⁷

Reste à clarifier un point. Si l'étude des doctrines économiques se concentre sur la validité théorique des doctrines, elle se doit d'envisager à la fois la cohérence logique des énoncés qui la composent, mais aussi leur validité proprement scientifique, c'est-à-dire leur aptitude à rendre compte de façon rationnelle des phénomènes observables. Or le point sans doute le plus connu de la théorie poppérienne est que les sciences économiques et sociales ne sont pas susceptibles d'être évaluées, de ce point de vue, selon des modalités analogues à celles qui caractérisent les sciences expérimentales.¹⁸ Pour Popper, une théorie ne peut être dite appartenir au registre des sciences proprement dites (c'est-à-dire aux sciences expérimentales) que si ses hypothèses sont susceptibles d'être testées, et par conséquent falsifiées, par des expériences effectuées au sein d'un laboratoire — seul le laboratoire permettant d'infirmer toute tentative d'explication de l'échec des prévisions par des facteurs parasites, étrangers aux paramètres pris en compte. Mark Blaug ne cherche pas à remettre en cause la difficulté pour une théorie appartenant au registre des sciences économiques et sociales d'être considérée comme « falsifiable » au sens poppérien ; on pourrait même dire que le déplacement qu'il fait subir à l'enjeu de la falsifiabilité en constitue une radicalisation :

¹⁶ : *op. cit.*, p. 6.

¹⁷ : *op. cit.*, p. 8.

¹⁸ : cf. par exemple Karl Popper, [1972], *Objective Knowledge*, Oxford University Press ; trad. française par Jean-Jacques Rosat, *La connaissance objective*, Aubier 1991.

La grande difficulté pour tester les théories économiques, qu'elles soient anciennes ou modernes, réside moins dans l'impossibilité de réaliser des expériences contrôlées, qui permettraient d'éliminer certaines théories une fois pour toutes, que dans le fait que, dans l'absence de conditions de laboratoire convenables, les économistes (et sur ce point, tous les chercheurs en sciences sociales) ne parviennent pas à s'accorder sur des critères précis de fausseté d'une hypothèse. Ce qui est pire, ils sont souvent en désaccord sur ce qui caractérise fondamentalement une théorie.¹⁹

Ainsi, la théorie néoclassique de la concurrence pure et parfaite fût-elle une théorie descriptive ou normative ? Si on la considère comme normative, elle ne peut évidemment pas être testée empiriquement. Mais *même si on la considère comme descriptive*, la question de sa validité ne peut être tranchée de façon unilatérale, dans la mesure où « les théories positives de l'ordre social ne peuvent, en pratique, être infirmées de façon définitive par un seul résultat contraire. » En d'autres termes, l'évaluation de la portée descriptive d'un modèle théorique intègre des éléments subjectifs qu'aucune méthodologie ne peut supprimer. Pour Mark Blaug, cette « déficience » épistémologique constitue moins un support pour la disqualification du statut scientifique des théories économiques qu'un nouvel argument en faveur d'une complémentarité des approches relativistes et absolutistes ; dans la mesure où, dans l'évaluation de la portée explicative des modèles, la confrontation des résultats anticipés et des observations réalisées mêle de façon inextricable des considérations techniques internes et des interprétations empiriques, historiques, il devient impossible de restreindre l'analyse à l'une des deux approches. Concluons sur ce point en complétant notre précédente citation :

Les théories positives de l'ordre social ne peuvent, en pratique, être infirmées de façon définitive par un seul résultat contraire. Une part d'appréciation entre inévitablement dans leur évaluation, et c'est précisément pour cette raison que les relativistes et les absolutistes peuvent continuer leur discussion sur la validité de la doctrine des coûts comparatifs ou la pertinence de la théorie de la valeur travail.²⁰

On pourrait dire de l'ouvrage de Mark Blaug ce que lui-même disait de l'*Histoire* de Schumpeter ; alors même que l'introduction de l'ouvrage prend soin de nous préciser qu'on y trouvera « peu de choses sur le *Zeitgeist*, le milieu social, les institutions économiques, les courants philosophiques, non que ces choses ne soient pas importantes, mais parce qu'elles se situent à l'extérieur de notre domaine de recherche », une lecture attentive de l'ouvrage montre que les éléments proprement historiques y sont omniprésents. Pour illustrer la manière dont Mark Blaug intègre la complémentarité des points de vue absolutiste et relativiste dans ses analyses, nous voudrions mentionner la manière dont il traite le délicat problème de l'émergence du « marginalisme » dans la seconde moitié du XIX^e siècle. A ce sujet, le titre même du paragraphe introductif du chapitre 8, consacré à la révolution marginaliste, est évocateur : « L'apparition du concept d'utilité marginale : interprétation absolutiste ou relativiste ? » Ce problème est particulièrement délicat pour l'interprétation absolutiste, dans la mesure où la notion même de révolution marginaliste renvoie à la découverte quasi-simultanée — mais indépendante — du principe de l'utilité marginale décroissante, notamment par trois auteurs (Menger, Jevons et Walras) qu'il est difficile d'intégrer au sein d'une seule et même démarche théorique.

Ce phénomène est présenté comme l'un des meilleurs exemples de découvertes multiples dans l'histoire de la pensée économique, qui appelle une explication historique : il est difficile de croire que trois hommes travaillant à peu près à la même époque dans des contextes intellectuels aussi différents que Manchester, Vienne et Lausanne peuvent avoir eu par hasard la même idée.²¹

Dire que le caractère simultané des découvertes effectuées par les trois auteurs est dû au caractère isomorphe d'un raisonnement logique s'élaborant à partir d'un même *set* de difficultés théoriques relève de la gageure : non seulement les problématiques de départ sont loin d'être identiques, mais les dispositifs techniques qui servent de support à l'analyse s'inscrivent dans des conceptions différentes

¹⁹ : *op. cit.*, p. 7.

²⁰ : *op. cit.*, p. 7.

²¹ : *op. cit.*, p. 347.

de ce qui constitue la rationalité économique. La causalité (économique) ne signifie pas la même chose pour Menger et Walras, et tous deux s'opposent sur la place qu'il convient d'attribuer au *calcul* mathématique dans l'analyse économique. On peut, certes, concevoir la découverte du principe de l'utilité marginale décroissante par Jevons comme le produit d'un « développement intellectuel autonome à l'intérieur de la discipline économique »²², donnant ainsi raison à l'approche absolutiste. Il est en effet possible de reconstruire le cheminement théorique qui, de l'abandon de la théorie de la valeur travail par Mill dans ses *Principles*, mène au rejet de la doctrine du fonds des salaires par Thornton et Longe à la fin des années 1860, à la mise en rapport de courbes d'offres et de demandes par Fleeming Jenkin, et aux premières formulations d'une utilité marginale décroissante par Richards Jennings. La filiation théorique est par ailleurs revendiquée par Jevons lui-même, selon lequel ces différents auteurs sont ceux dont son propre système est « plus ou moins consciemment, dérivé ».²³ Le problème est que cette approche est impuissante à rendre compte de la convergence théorique entre Jevons et Menger ou Walras, dans la mesure où :

Ni Menger, ni Walras ne furent stimulés, comme le fut Jevons, par des auteurs qui discutaient l'idée de l'utilité *marginale* ; ils ne furent pas non plus confrontés à une école aux idées bien arrêtées telle que celle qui domina l'Université anglaise entre 1850 et 1870.²⁴

Si donc les raisons de la convergence théoriques ne peuvent être trouvées au sein du domaine proprement théorique, ce qui met à mal l'optique absolutiste, on pourrait être tenté de chercher l'explication dans le domaine historique, dans les caractéristiques globales du *contexte* au sein duquel s'est opérée la découverte du principe de l'utilité marginale décroissante.

Mais pour Mark Blaug, cette tentative est tout aussi infructueuse que la précédente. Faut-il en effet interroger le rôle déterminant (en dernière instance...) de la structure des rapports de production ? La convergence théorique ne serait-elle que le reflet superstructurel d'une homologie touchant l'infrastructure ? Impossible :

Le développement économique était si différent en Angleterre, en Autriche et en Suisse, vers 1860, que toutes les explications crypto-marxistes, en termes d'évolution des structures de production, ou de lutte des classes, ne peuvent convaincre.²⁵

Faut-il dès lors interroger les parts extra-économiques du domaine théorique lui-même, pour mettre en lumière l'influence d'un ou plusieurs courants de pensée, d'une ou plusieurs doctrines philosophiques sur l'orientation du discours des trois penseurs ? Ici encore, la réponse de Mark Blaug est lapidaire : si l'influence de tels courants est indéniablement présente au sein du système théorique de *chacun* des trois auteurs (notamment Menger et Jevons), il est vain de chercher à établir un référentiel doctrinal commun ; par conséquent, l'étude du contexte idéologique est certes pertinente pour celui qui cherche à comprendre la manière dont Menger fait jouer la notion d'utilité dans sa théorie de l'émergence de la monnaie, mais elle ne peut pas nous renseigner sur les raisons d'une convergence théorique entre lui et Walras. Bien au contraire, la mise en rapport des formulations théoriques de ces deux auteurs avec le contexte doctrinal qui les sous-tend fait apparaître de nouvelles divergences (concernant la notion d'équilibre par exemple). Pour Mark Blaug,

La tradition empirique et utilitariste de la philosophie britannique, le climat philosophique néo-kantien qui régnait en Autriche, et le contexte cartésien suisse n'avaient rien en commun qui puisse expliquer la révolution de l'utilité en économie.²⁶

²² : *op. cit.*, p. 354.

²³ : *op. cit.*, p. 364.

²⁴ : *ibid.*

²⁵ : *op. cit.*, p. 347.

²⁶ : *Ibid.*

Peut-on du moins admettre que l'*origine* de la recherche, le problème au sein duquel elle s'enracine, pourrait être considéré comme une problématique globale, touchant l'état de la science économique en général ? Si l'on peut montrer que la théorie économique atteint un seuil critique vers 1860, alors on peut comprendre que des auteurs appartenant à des univers épistémologiques disjoints soient amenés à converger dans leur recherche d'une échappatoire théorique, d'un dispositif qui constitue une alternative au modèle traditionnel en crise. Mais là encore, la réponse de Mark Blaug est catégorique :

Personne n'avait conscience de l'existence d'une crise intellectuelle vers 1860, pas plus en Angleterre que sur le continent, qui aurait pu inciter à la recherche d'autres modèles économiques ; de plus l'historicisme constituait un modèle alternatif qui continuait à se populariser en 1860, non seulement en Allemagne mais aussi en Angleterre.²⁷

Quant à l'idée d'une utilité marginale considérée comme réponse bourgeoise au marxisme, elle est tout simplement démentie par la chronologie des publications : si la découverte du principe de l'utilité marginale par Jevons est déjà illustrée par la « Notice » publiée en 1863 (et rédigée en 1862), le premier livre du *Capital* ne fut traduit en anglais qu'en 1887. Et l'on chercherait en vain le nom de Marx dans les notes de bas de page des *Grundsätze*, pourtant nourris de références bibliographiques.

En résumé, la découverte simultanée de l'utilité marginale appelle effectivement une explication, mais aucune de celles qui sont avancées n'est satisfaisante.²⁸

Pour Mark Blaug, cet échec interprétatif doit d'abord nous mener à réinterpréter la notion de « révolution marginaliste ». L'unité théorique dont l'historien des idées économiques cherche à rendre compte est-elle une unité substantielle, réelle, ou s'agit-il d'une unité sémantique, d'une construction théorique rétrospective ? Pour Mark Blaug, la « révolution marginaliste » appartient bien au domaine de la « reconstruction rationnelle » *a posteriori*, au même titre que le « mercantilisme » ou « l'économie politique classique ».²⁹ Par conséquent, parler de « découverte multiple » au sens de Merton, c'est déjà assumer l'héritage forgé par les historiens de la pensée économique, qui synthétisent un donné théorique au sein d'un concept dont l'unité n'est apparue de façon consciente à aucun des trois auteurs mentionnés. Par delà l'unité du concept, c'est l'unité de *la* science économique qu'il faut donc interroger, pour examiner si la « révolution » marginaliste peut bien être considérée comme un exemple privilégié de découverte multiple.

L'essence de l'argument (de Robert Merton) semble être que « la science parvenue à maturité » se caractérise par un progrès cumulatif, continu, de telle sorte que les pas en avant sont, sinon absolument inévitables, au moins hautement probables. Nous pouvons maintenant reformuler notre question relative à Jevons, Menger et Walras : l'état de la science économique était-il tel que l'apparition du principe de l'utilité marginale était un phénomène parfaitement prévisible, auquel cas il n'est guère étonnant que trois hommes l'aient découvert indépendamment et concurremment ? La réponse à cette question est certainement négative.³⁰

Parler de science économique (au singulier), c'est supposer que les différents économistes partagent un patrimoine commun, constitué de références, de topiques, de problématiques, mais aussi de publications et de débats critiques. Or pour Mark Blaug, une telle supposition ne correspond en rien à l'état de la recherche, ni à ses modalités concrètes dans la seconde partie du XIX^e siècle ; par conséquent, considérer que *la* science économique, animée d'une rationalité homogène, progresserait dans les années 1850 tel un grand Léviathan théorique vers ce point d'aboutissement que constituerait la découverte de l'utilité marginale, « n'est qu'une simple rationalisation rétrospective. »³¹

²⁷ : *Ibid.*

²⁸ : *Ibid.*

²⁹ : *op. cit.*, p. 348.

³⁰ : *op. cit.*, p. 357.

³¹ : *Ibid.*

C'est donc en fin de compte à la validité conceptuelle de la notion de « révolution marginale » que nous sommes renvoyés, dans la mesure où ce que met au jour cette révolution ne semble pas pouvoir être considéré comme une unité théorique. Toute tentative visant à unifier les différentes découvertes au sein d'un dispositif épistémologique commun, pouvant être considéré comme *le* produit de la « révolution » (et qui permettrait donc de l'identifier en tant que révolution *marginaliste*), semble vouée à l'échec, tant les différents principes résistent aux essais de synthèse doctrinale. En ce sens, ce n'est pas un nouveau *paradigme* que mettent en place Menger, Jevons et Walras, puisque les discontinuités théoriques qui séparent les différents systèmes ne peuvent être effacées qu'au prix d'une révision radicale des principes de départ. Le fait que Menger refuse à la fois de raisonner à l'équilibre, de corréler rationalité du comportement et optimalité mathématique et d'exclure l'incertitude radicale suffit à démontrer la difficulté que représente toute tentative de synthèse « *paradigmatique* » de sa démarche et de celle adoptée par Walras.³²

Par conséquent, on ne peut considérer la révolution marginaliste comme un mouvement global qu'à condition de la dissocier des démarches théoriques mises en œuvre par les trois auteurs mentionnés : l'appel à un processus historique structurel n'a de pertinence pour l'histoire de la pensée économique que dans la mesure où il échoue à rendre compte de la simultanéité des découvertes singulières.

Si l'on veut décrire le dernier quart du XIX^e siècle comme une période où les économistes développèrent un nouveau « *paradigme* », la seule présentation défendable de ce paradigme est l'idée que la détermination des prix et l'allocation des ressources lorsque les quantités de facteurs de production sont fixées est *le* problème économique, en laissant partiellement ou totalement de côté les aspects relatifs aux variations quantitatives ou qualitatives des ressources productives dans le temps. Jevons, Menger et Walras ne sont pas les fondateurs de cette nouvelle façon de considérer les problèmes économiques, mais ils sont des étapes importantes du mouvement. Le fait qu'ils aient publié leurs travaux pratiquement en même temps est une pure coïncidence, car leurs réflexions sur le problème sont en fait distantes de plus de 10 ans.³³

La complémentarité des approches absolutiste et relativiste est donc ici mise en lumière par le fait que la première pose un problème que la seconde ne peut résoudre. L'état de la science économique à l'époque où la triple découverte s'effectue ne permet pas d'élucider la simultanéité des approches à partir d'une logique interne au domaine de la théorie économique ; mais la prise en compte des paramètres historiques ne parvient pas à combler cette béance au sein de la reconstitution historique. Cela signifie-t-il que nous serions renvoyés à l'impuissance (relative) de l'historien de la pensée économique ? Peut-être ; mais ce n'est pas la leçon que tire Mark Blaug de cette déconstruction des modèles explicatifs. Pour lui, cet échec interprétatif met en lumière la différenciation nécessaire des rôles qu'il revient d'attribuer à chacune des deux approches : si la simultanéité est inexplicable, alors l'historien de la pensée économique se doit de concentrer son étude sur la manière dont *chaque* auteur, par une voie qui lui est propre, parvient à la mise en place d'un dispositif intégrant la notion d'utilité marginale décroissante. En ce sens, l'approche absolutiste « *marque un point* », selon l'expression de Mark Blaug, dans la mesure où l'étude théorique doit s'orienter vers celle de la cohérence logique des différents systèmes, et de la validité descriptive des hypothèses qui les composent.

Cela signifie-t-il que l'approche relativiste se trouverait disqualifiée ? Non, dans la mesure où, comme nous l'avons vu, la mise en lumière des déterminants contextuels, idéologiques est partie prenante de l'élucidation de la démarche théorique : l'aristotélisme de Menger, le rapport de Jevons à Bentham peuvent aider l'historien à dissocier les hypothèses scientifiques des présupposés doctrinaux, et par là à évaluer la validité du modèle. Mais de plus, l'historien rencontre alors une nouvelle énigme, qui résulte de la mise en lumière de l'efficacité et de la consistance des nouveaux dispositifs. Comment expliquer que de telles avancées théoriques *n'aient pas* été reconnues, admises par l'ensemble des communautés scientifiques qui assistèrent à leur éclosion ?

³² : On peut remarquer que Mark Blaug est ici proche des analyses récentes portant sur les rapports entre Menger, Jevons et Walras, qui s'inscrivent largement dans l'optique ouverte par Jaffé. Cf. W. Jaffé, [1976] *Menger, Jevons and Walras de-homogenized*, *Economic Inquiry*.

³³ : *op. cit.*, pp. 361-62.

La nouvelle analyse ne fit pas grand progrès pendant au moins une génération, bien que les trois précurseurs aient été des économistes universitaires dont la réputation n'était plus à faire, et qui présentaient leur thèse de façon persuasive et n'épargnaient pas leurs efforts pour promouvoir leurs idées. Le problème historique consiste donc à expliquer non la date à laquelle le concept de marginal fut appliqué à l'utilité, mais plutôt le temps qu'il fallut pour que cette analyse triomphe.³⁴

Pour Mark Blaug, il serait vain de chercher les causes de cet insuccès dans le domaine théorique lui-même ; ce ne sont pas les incohérences logiques des théories de Menger, Walras ou Jevons qui peuvent expliquer ce retard dans la reconnaissance de la pertinence théorique de l'utilité marginale, mais bien des paramètres historiques, tels que leur distance vis-à-vis de l'opposition entre induction (empirique) et déduction (théorique), la puissance du courant historiciste, l'usage d'un langage mathématique, etc. Concernant ce dernier point, on sait que les raisons pour lesquelles Walras fut quasiment mis à l'index (scientifique) dans son propre pays ont peu de choses à voir avec la critique strictement théorique : ce sont à la fois les résistances idéologiques à la mathématisation des rapports sociaux, et sans doute plus encore la condamnation du « socialisme » de Walras par les membres de l'Académie parisienne, qui lui valurent cette mise à l'écart.³⁵ De la même façon, la manière dont Mark Blaug analyse les mécanismes par lesquels s'opère la reconnaissance tardive du concept d'utilité marginale est éminemment historique :

C'est la diffusion du marxisme et du fabianisme à partir de 1880 qui donna un intérêt social et politique à la théorie subjective de la valeur ; dans la mesure où la nouvelle science économique fournissait des armes intellectuelles contre Marx et Henry George, l'opinion selon laquelle la théorie de la valeur n'avait pas d'intérêt devint plus difficile à soutenir.³⁶

Comprendre l'articulation des approches absolutiste et relativiste, c'est donc différencier les domaines de questionnement : dissocier la question des origines de la révolution — « si révolution il y eut »³⁷ — et celle de sa « victoire effective ». Dans la mesure où aucune explication satisfaisante ne parvient à rendre compte du caractère (presque) simultané des découvertes de Menger, Jevons et Walras, l'analyse économique est renvoyée à l'étude différenciée des cheminements théoriques par lesquels ces différents auteurs construisent le concept d'utilité marginale décroissante. En revanche, dans la mesure où cette étude ne peut rendre compte de l'intégration ralentie de ce principe au sein de la recherche économique, c'est à l'interprétation historique qu'il revient d'expliquer les résistances, les obstacles, mais aussi les incitations idéologiques qui déterminèrent la reconnaissance institutionnelle de la nouvelle économie.

³⁴ : *op. cit.*, p. 362.

³⁵ : Mark Blaug rejoint ici les analyses historiques d'Alain Zylberberg ; cf. A. Zylberberg [1990], *L'économie mathématique en France, 1870-1914*, Economica.

³⁶ : *op. cit.*, p. 363.

³⁷ : *op. cit.*, p. 348.